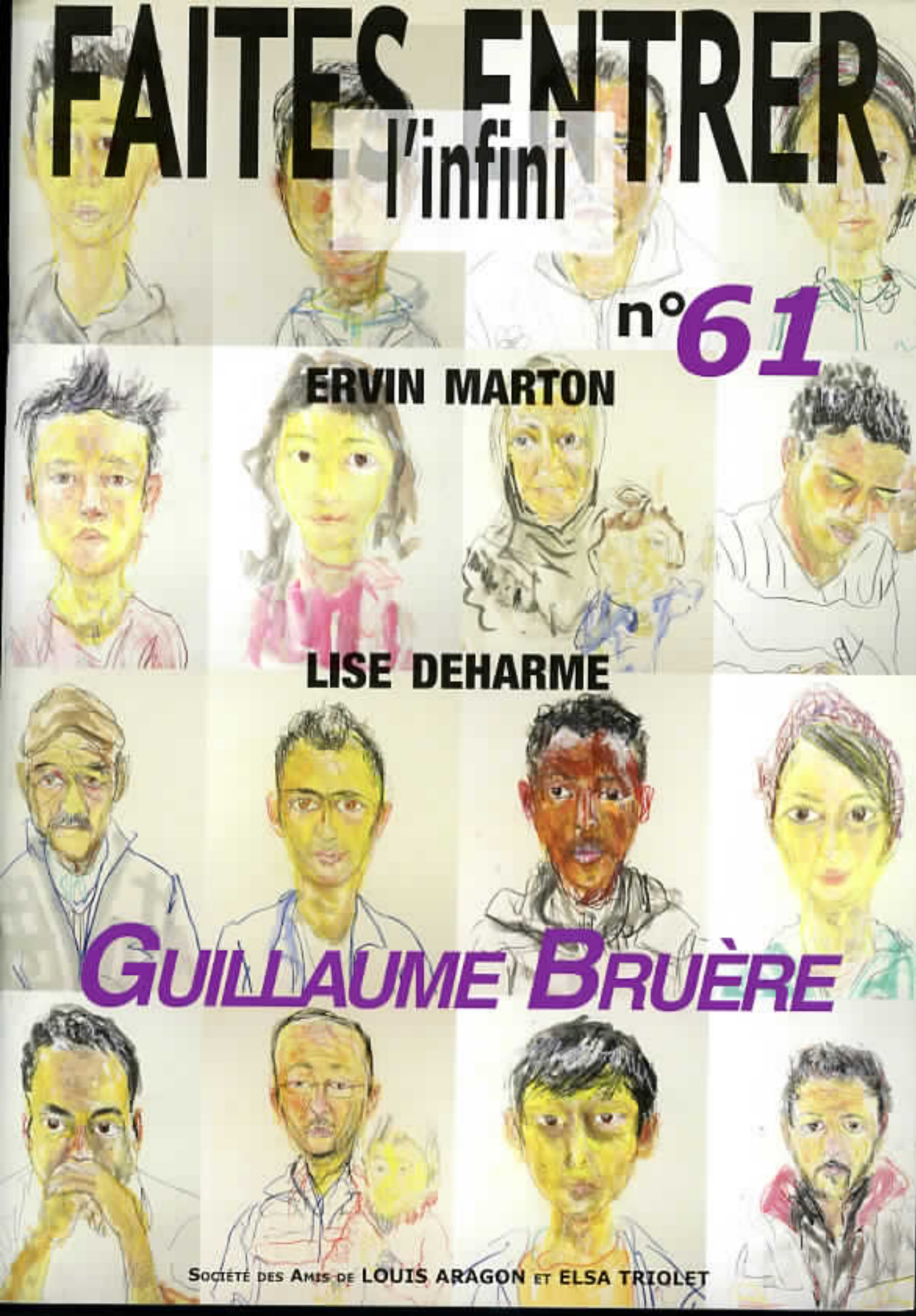
FAITES ENTRER l'infini

n°61

ERVIN MARTON

LISE DEHARME

GUILLAUME BRUÈRE



Société des Amis de LOUIS ARAGON et ELSA TRIOLET

Ervin Marton, *double portrait.*

Ervin Marton (1912-1968)

Françoise Denoyelle

« L'As de la photographie noir et blanc ».

Dans les années 1920, 1930, la Hongrie est un inépuisable vivier de photographes. Les uns font carrière au pays, beaucoup quittent la patrie sous le joug du régime dictatorial d'Horthy en proie à un antisémitisme de plus en plus violent. La montée de l'extrême droite, le dépeçage du pays, incitent les plus conscients, les plus entreprenants à partir vers l'Ouest. Les idéologies fascistes gangrènes l'Europe, la Seconde Guerre mondiale la met à feu et à sang. Vienne, Berlin, Paris, Londres et New York sont autant de portes ouvertes sur la liberté. André Kertész, Brassaï, Robert Capa, Lucien Hervé, François Kollar figurent comme tête de pont d'une génération exceptionnelle arpentant l'Europe d'un havre l'autre. Taci Czigany[1], André de Dienes, Nora Dumas, Emeric Féher, Kati Horma, Ergy Landau, Rosie Ney, André Steiner, Ylla, moins connus, s'installent eux aussi à Paris. Les uns, comme Alexandre Trauner, abandonnent la photographie pour le cinéma, d'autres, à l'image de Brasssaï, délaissent le pinceau pour l'appareil photo. Ervin Marton appartient à cette haute lignée qui fit du Paris d'avant guerre la capitale mondiale de la photographie.

Ervin Marton (Ervin Preisz) est né le 17 juin 1912, à Budapest, en Autriche/Hongrie. Le père, Istvan Preisz, travaille dans le tissu. La mère, Janka Csillag, s'occupe des trois enfants. Amateur de dessin, après le baccalauréat, Marton intègre l'École de dessin Omike, à Budapest, travaille avec Mano Vestroczy, étudie à l'Institut des Arts et métiers de Budapest (1934-1937). La photographie n'est qu'un centre d'intérêt, un passe temps, un outil. Le dessin c'est autre chose !

Entre 1935 et 1937, Marton passe chaque été dans une petite ville de la plaine hongroise, à Kalocsa. La communauté tsigane s'impose à lui. Il la peint, la photographie, se passionne pour ce peuple en marge, constitue, pour son simple plaisir, une collection de scènes de genre, de portraits. Ils figureront, bien des années plus tard dans des expositions. Dès les années 1930, à Budapest, Marton, dessinateur, expose. À la galerie Müterem, son travail d'art graphique, avec celui d'Aladar Farkas est salué par la critique. La carrière semble toute tracée. À la même époque, le mouvement de la photographie sociale hongroise, retient son attention. Il prend de nombreux clichés d'ouvriers, saisit l'univers du monde du travail,

1 Les orthographes francisées, noms sous lesquels ils sont les plus connus, ont été privilégiées

Page de droite et suivante : Ervin Marton, Boris Taslitzky présentant à Elsa Triolet et Aragon leur portrait

5

1

6

2

7

3

s'intéresse au hors champ de l'art.
Son cousin par alliance, le peintre hongrois Lajos Tihanyi (1885-1938), membre du *Groupe des Huit*, a émigré à Vienne, à Berlin avant de s'installer à Paris, en 1924. Il rejoint ses compatriotes photographes Brassaï (arrivé lui aussi en 1924) et André Kertész (arrivé en 1923) et toute la diaspora des intellectuels, journalistes et artistes chassés d'Europe centrale. En 1937, Ervin Marton, en proie à un antisémitisme de plus en plus virulent, émigre en France. À vingt-cinq ans, le voici à Paris. Le Front populaire vient de triompher, la vie artistique et culturelle s'auréole du prestige de nombreux peintres et écrivains. Un air de liberté contraste avec la précarité du mode de vie. Les contacts se multiplient : Tihanyi l'introduit auprès de ses amis photographes : Brassaï[c], peintres : Bertalan Por, du *Groupe des Huit* et écrivains : George Bölöni et Andor Németh de la communauté des Hongrois. L'influence de la diaspora, riche d'éléments exceptionnels, n'est pas négligeable dans le monde des arts et du journalisme. Cosmopolite, le monde de la photographie tisse des réseaux professionnels où l'entraide entre compatriotes est souvent vitale.
La photographie, comme pour beaucoup, n'est qu'un gagne pain. Retour à l'essentiel. Marton étudie la peinture et la sculpture aux Beaux-Arts avec Paul-Louis Bouchard et Grammond. La politique est au rendez-vous à la terrasse des cafés de Montparnasse, dans les arrières boutiques d'officines où l'on dispense des cours de marxisme, dans les centres de secours aux émigrés, aux juifs. Tihanyi décédé en 1938, Marton doit affronter seul les tensions de la montée des périls. En lien avec les groupes antifascistes de sa communauté, il se tournera vers eux le moment venu.
Juillet 1940, Paris est occupé, les Allemands paradent sur les champs Elysées. Des photographes émigrés ont pris le dernier bateau pour New York comme Horst P. Horst où, comme Germaine Krull, attendent à Marseille, en zone Sud, l'aide de Varian Fry. La plupart s'enfuient quand ils ne sont pas incarcérés dans des camps à l'image d'Hans Namuth.
Marton très engagé à gauche, reste à Paris, entre dans la Résistance avec les Francs tireurs et Partisan (FTP) de la Main d'œuvre immigrée (MOI). Vie clandestine, vie précaire. Il réalise et diffuse des affiches. Le groupe Manouchian arrêté, Marton imagine un dessin pour « *Le*

Phenix », un pamphlet diffusé par *Magyar Semle*[2]. Le sacrifice des trois Hongrois[3] du groupe ne doit pas être vain. Il faut en témoigner au péril de sa vie. Les camarades exécutés, la lutte se poursuit. Avec Lajos Papp, Marton réalise des faux papiers pour des résistants, des artistes recherchés par les nazis comme Ferenc Varga. Son logement sert de planque, il cache un déserteur allemand.

Août 1944, Paris libéré, Marton reçoit la médaille de la Libération, adhère au Parti communiste français, épouse une compatriote, Martha Rudas. Deux fils viendront Yves (futur anthropologue) et Pier, un artiste vidéaste qui gère désormais l'œuvre de son père.

Après les années d'occupation et de résistance, une nouvelle carrière s'annonce. Marton travaille avec Bölöni et Por, organise un centre culturel d'accueil pour les artistes étrangers. Dans la mouvance des photographes humanistes, piéton de Paris, il photographie la vie des rues, le peuple des faubourgs, s'attache à des scènes de la vie quotidienne, traduit la poésie du réel. Dans les années 1960, il collabore à de nombreux magazines et revues : *Paris-Match, Point de Vu Images du Monde, Regard, Les Lettres françaises...* et diverses revues étrangères : *Camera* (Etats-Unis), *Photographie Year* (Londres). Nouvelles rencontres, nouveaux cercles d'amis de la vie culturelle française. La photographie lui ouvre les portes des écrivains, des acteurs, des peintres. Accompagnant l'activité du Salon des *Peintres témoins de leur temps*, il photographie Picasso, Genet, Cocteau..., répond à de nombreuses commandes d'André Malraux, des éditions Larousse, Sun ... Comme ses confrères les photographes illustrateurs, il effectue des travaux pour l'Office national du tourisme.

Paris m'a souri, texte de Maurice Fombeure (Alpina 1959) rassemble les images d'un Paris d'après guerre où les affiches annoncent *La Bandera* avec Jean Gabin, le tirage de la Loterie nationale et les bals musette du quartier. Jean Giono, Alexandre Arnoux et Mac Orlan se concertent chez Drouant, au Dôme, on palabre toujours, on danse à la Bastille et Marc Chagall se promène sur les quais de la Seine. Marton salue un Paris qui s'efface, un reste de sa jeunesse d'avant l'Occupation. Ses photographies s'inscrivent dans l'esprit qu'en donne Pierre Mac Orlan : « *L'art de la photographie tient une part de grande création dans le fantastique de ce temps qui tend chaque jour à établir le romantisme de notre époque*[4]. »

Marton participe à plusieurs expositions[5] dont « *Le Surréalisme*[6] », galerie Maeght, à Paris (1947). L'année suivante, première exposition personnelle à Paris, galerie Palmes. Louis Cherronnet, éminent critique de la photographie, en préface le catalogue. Une consécration. En 1953, Blaise Cendrars, dans sa présentation de l'exposition à la galerie Saint-Jacques, à Paris, le décrit comme « *l'as de la photographie noir et blanc* ». Il entre de plein pied dans la lignée des photographes humanistes dont il développe l'essentiel des thèmes et partage l'engagement de la plupart. En 1961, Marton participe au salon international du portrait photographique, à la Bibliothèque nationale[7]. Devenu français, il meurt à Paris, en 1968. Une rétrospective lui est consacrée à la Galerie nationale hongroise avec un catalogue[8] (1971). Presqu'oublié à Paris, ses photographies sont régulièrement exposées et diffusées dans le monde.

Françoise Denoyelle

---

2 Revue hongroise clandestine

3 Les trois Hongrois sont : Joseph Noczov, Thomas Elek, Emeric Glasz.

4 Pierre Mac Orlan, « *La photographie et la poésie du monde* », *Le Mercure de France*, février, 1953, p. 305.

5 Il expose à la galerie Arts à Paris (1945) et participe à l'exposition « *Ecole de Paris* », à la galerie Bussy, à Londres.

6 Il expose, sous le n° 24, *Nu debout*.

7 Le Salon de 1961 est le dernier du genre. Une autre génération de photographes s'annonce avec les 30 X 40 qui se substitue au Groupe des XV à l'initiative du Salon national de la photographie (1946-1961).

8 Ils présentent l'essentiel de son œuvre qui figure régulièrement présente dans des expositions collectives en France et à l'étranger (Hongrie, Etats-Unis).

Ervin Marton, images du Salon des *Peintres témoins de leur temps*

Isabelle Rollin-Royer

Les Peintres témoins de leur temps **rencontrent le monde ouvrier, ici aux Chantiers de la Loire (1949). DR**

Le Salon des *Peintres témoins de leur temps* (1951-1982), chaque année durant ses deux premières décennies, au musée national d'Art moderne, puis au palais Galliera, a bénéficié du concours actif de photographes comme Robert Doisneau, Ervin Marton, Willy Ronis...
Le fondateur du Salon, Isis Kischka, soutenu par des personnalités officielles comme Jean Cassou, parvient à faire de cet événement un immense succès public : ce salon parisien sera durant plusieurs années le plus visité.
Après la guerre et ses horreurs, cette époque connaît une grande avidité culturelle et *Les Peintres témoins* de leur temps s'inscrivent dans cette dynamique.
Ce Salon obtient la participation d'artistes éminents comme Braque, Chagall, Foujita, Gromaire, Léger, Lhote, Masson, Matisse, Picasso, Rouault, Van Dongen, Villon... d'écrivains tels Aragon, Camus, Cendrars, Cocteau, Colette, Genet, Léautaud, Mauriac, J. Romains, Sartre, Prévert, E. Triolet... de personnalités comme Armstrong, Bachelard, J-L. Barrault, P. Casals, Chaplin, Dior, J. Gréco, les Joliot-Curie, l'Abbé Pierre, J. Rostand, la baronne de Rothschild, A. Schweitzer, L. de Vilmorin, P-E. Victor... La spécificité et la réussite du Salon résident pour beaucoup dans la volonté tenace de voir l'art renouer avec la vie, redonner à l'artiste une fonction sociale, réhabiliter la commande. C'est pourquoi, dès 1949, visites d'usines, de chantiers et d'ateliers sont organisées, qui constituent la

Ouverture du Salon des *Peintres témoins de leur temps.*

source de la première exposition sur le thème « *le Travail* ». Chaque année, une centaine d'artistes est invitée à exposer à partir d'un thème nouveau : après le travail, le dimanche, l'homme dans la ville, le bonheur...

Par ailleurs, le Salon permet la mise en relation entre artistes, critiques d'art et publics, mais également des artistes entre eux : artistes déjà reconnus avec ceux, plus jeunes, qui débutant leur carrière, peuvent rencontrer dans le Salon des opportunités de promotion, des ouvertures.

Ervin Marton, complice d'Isis Kischka, couvrira l'emblématique événement des fameuses visites d'usines, qui inaugurent l'aventure singulière des *Peintres témoins de leur temps*.

A une période où les débats entre figuration et abstraction prennent souvent un caractère virulent, il sera également l'auteur des nombreuses photographies, en particulier pour l'exposition de 1956, *Réhabilitation du portrait*, qui affirme résolument la défense de la figuration.

Ce travail de reportage d'Ervin Marton, présent dans les catalogues, constitue un témoignage essentiel quant à l'importance de ce Salon, aujourd'hui bien oublié par les historiens de l'art moderne.

Isabelle Rollin-Royer